



1

Quand est-on supposé effectuer un premier bilan de sa vie ?

En tout cas, ce matin-là, ce n'était certainement pas le moment idéal puisque c'était le jour de la rentrée des classes. Pourtant, devant le miroir de la salle de bains, je n'ai pu m'empêcher de déplorer que je commençais à perdre mes cheveux, à tout juste quarante-cinq ans.

Bon, pour être tout à fait honnête, je dois reconnaître que je suis le roi de la foire aux questions métaphysiques. C'est mon côté ashkénaze, et je l'assume à 100 %, enfin... disons plutôt à 50 %. Autant dire : à moitié !

Alicia m'interrompt dans mon triste constat en passant la tête dans l'entrebâillement de la porte. Elle, au moins, n'avait pas changé depuis que je l'avais rencontrée à Maisons-Alfort, justement le jour de la rentrée. Toujours cette allure de jeune fille. Seule modification notoire, ce petit carré court qu'elle avait adopté suite aux recommandations de sa mère, Brenda, je devrais dire feu Brenda, et qui lui donnait « un air de vrai petit docteur ».

Et, comble de mon bonheur, elle semblait épanouie, aussi bien côté privé que côté professionnel. Accaparée par son métier, elle n'avait pourtant pas forcément prévu d'être mère. Et je n'avais rien planifié non plus de ce côté-là, mais un heureux hasard avait forcé notre destin.

— Dépêche-toi mon cœur, Ethan va être en retard à l'école !

J'ai rajusté mes Ray-Ban. Mes éternelles Ray-Ban, au grand dam de Brenda.

— Papa, papa !

C'était mon fils, notre fils, qui s'engouffrait dans la salle de bains, en bousculant quelque peu sa mère au passage, Rex, notre berger allemand sur les talons. Comme il était grand déjà !

En ce jour de rentrée des classes, le plus stressé, c'était sans aucun doute moi. Et cela avait certainement exacerbé ma perception des premiers signes de mon vieillissement.

Ramené à des préoccupations plus terre à terre, j'ai dû laisser de côté la question métaphysique du jour. Du moins pour un temps.

— J'ai presque terminé, j'arrive !

Dernier regard au miroir. Nouvelles constatations. Je les ai chassées de mon esprit, ce n'était décidément pas le jour. Nous étions clairement à la bourre, d'autant que nous tenions absolument à déposer Ethan ensemble, accompagnés de Rex qui ne ratait jamais ce genre d'événement, avant de nous rendre à la clinique pour une journée bien chargée.

N'empêche qu'*a posteriori* ce devait bien être, non seulement le jour de la rentrée, mais aussi celui du premier bilan de ma vie, puisque cette idée ne m'a pas quitté de la journée. Entre deux consultations, dès que j'avais un moment libre.

Mis à part mes constatations de dégénérescence physique, je me trouvais plutôt chanceux. J'avais une femme que j'adorais, un fils que j'adorais, une maison très agréable, à deux pas du bois de Vincennes, et une clinique vétérinaire qui tournait à plein régime, en grande partie grâce à ma belle-mère, puis à Rex. Je l'adorais lui aussi, même si cela n'avait pas toujours été le cas.

Je me suis replongé quelque dix ans en arrière. J'étais alors un vétérinaire ordinaire, marié à une vétérinaire ordinaire. Oh, rien de péjoratif, c'était comme ça, normal. On travaillait tous les deux pour un patron, le docteur Bloch, et cela nous convenait parfaitement. Pas trop de responsabilités, pas trop de paperasse.

Jusqu'à ce que Brenda, ma belle-mère, nous fasse une entourloupe. Sous prétexte de nous inviter dans ce restaurant qui servait un « couscous d'enfer », elle nous tendit un piège. Juste avant le dessert, elle nous déclara avoir déniché le local idéal pour assouvir sa dernière lubie : nous voir installés à notre compte. Dans la foulée, elle nous traîna au rendez-vous qu'elle avait concocté avec M. Rudolski, le propriétaire. Rendez-vous qui se solda par la signature du bail avant même que nous ayons eu le temps de dire ouf.

De fait, c'était un emplacement de rêve, et je ne peux que remercier Brenda, du moins à ce niveau-là, même si à l'époque elle nous avait beaucoup contrariés, surtout Alicia, en nous plaçant devant le fait accompli. C'était tout Brenda, à la fois capable du meilleur et du pire.

Et le pire était à venir. Les événements s'enchaînèrent. D'abord elle organisa une fête d'inauguration en grande pompe, fête totalement en dehors des clous imposés par l'Ordre des vétérinaires, puis j'eus la désagréable surprise

de la voir se pointer en blouse blanche le jour de l'ouverture. Elle s'était autoproclamée assistante vétérinaire.

De fil en aiguille elle s'imposa, ajoutant son grain de sel partout, prenant les rênes de la clinique jusqu'à devenir... indispensable.

Ce n'est pas tant son omniprésence que le fait qu'elle faisait tout pour réduire notre couple à une simple association professionnelle qui me fit voir rouge. Elle n'avait qu'un seul but dans la vie : notre réussite, et pour ça, tous les coups étaient permis. Sa plus grande hantise : la faillite ! Ainsi, elle nous envoyait des clients la nuit ou me trouvait du travail aux abattoirs à cinq heures du matin en attendant que la clientèle démarre. Bref, elle faisait feu de tout bois. Et j'ai fini par me retrouver moi-même sur le bûcher.

Du coup, j'ai ressenti comme un soulagement – j'ai encore honte de l'avouer – lorsqu'elle s'est éclatée contre la vitrine de notre clinique, percutée par un autobus un vendredi 13 au matin alors que le brouillard avait envahi la ville.

On peut dire que Brenda s'était jetée à corps perdu dans cette aventure, au sens figuré comme au sens propre. Fin de l'aventure pour elle. C'est du moins ce que j'ai pensé sur le coup.

Alicia, ma tendre et chère épouse qui assista à la scène depuis la salle d'attente, sombra de son côté dans une profonde dépression dont elle ne sortit qu'en adoptant un chien à la SPA.

J'aurais dû être soulagé, heureux, sauf que... ce chien, Rex, un affreux berger allemand avec l'oreille gauche cassée, vieillissant et agressif, me prit d'emblée à rebrousse-poil, me rappelant en tout point ma belle-mère. Brenda était de retour parmi nous. Je n'en démordais

pas. Je ne sais par quel phénomène paranormal, son âme avait intégré le corps de ce clébard qui me mena la vie dure jusqu'à me faire craquer et m'envoyer dans la salle d'attente de Serge Bloomfield, le psy de la famille. Manifestement, je devais payer pour mes mauvais sentiments à l'égard de ma belle-mère.

Pendant quelques semaines, un temps qui me parut une éternité, Rex fit tout pour m'éloigner de mon épouse jusqu'à intégrer notre lit. Et Alicia prit d'emblée sa défense, tout comme elle avait pris celle de sa mère lorsque j'avais commencé à m'en plaindre. À chaque fois, s'était ensuivie une période de traversée du désert pour notre couple.

Heureusement, j'avais plus d'un tour dans mon sac et lorsque Rex se retrouva à l'article de la mort, suite à une torsion de l'estomac, je conclus un pacte avec lui, *in extremis*. Je le sauvais, il me foutait la paix ! Un pacte de non-agression scellé avec ma belle-mère par chien interposé, pacte qui se commua en une alliance redoutablement efficace pour la gestion de mes cas cliniques les plus complexes.

Depuis ce temps-là, je me repose sur son pouvoir et j'avoue même en abuser à l'occasion. Ainsi, je m'exonère parfois de fastidieuses explorations cliniques, puisque Rex m'apporte la solution bien plus rapidement. Non pas que la situation m'échappe en général, mais je ne peux m'empêcher de me rassurer en jetant un œil à Rex qui, d'un simple mouvement des paupières, de la queue ou de son oreille intacte, valide mon diagnostic ou m'oriente vers d'autres pistes. Pour ce faire, j'ai établi tout un code. On peut dire, d'une certaine façon, que je communique avec lui.

Cette relation ne va pas sans quelques contraintes. J'essaie de marcher droit avec Rex, enfin avec Brenda par Rex interposé. J'évite au maximum de chatouiller sa susceptibilité, sachant que je le paierais comptant. Parce que, il me l'a bien prouvé par le passé, il a le pouvoir de transformer un docile chaton en tigre en consultation, faisant rapidement virer celle-ci à l'enfer.

Depuis que nous avons scellé notre pacte, cela ne s'est plus reproduit ; néanmoins, je reste sur mes gardes, tout comme je me méfie des réactions de Rex à chaque visite d'Eddy, le père d'Alicia. Eddy a en effet une fâcheuse tendance à casser du sucre sur le dos de Brenda, son ex. Il faut dire qu'elle lui en a fait baver lors de sa faillite au Sentier, puis de leur divorce. Heureusement, tout cela est derrière lui. Et désormais remarié à ma mère, Amanda, c'est le plus heureux des hommes. Mais bon, à chacune de ses visites, je suis crispé et prêt à recadrer Rex au moindre dérapage. Éviter la morsure à tout prix. Ce n'est pas toujours facile pour moi de gérer la situation, surtout lorsque nous sommes dans une réunion de famille. J'ai parfois du mal à expliquer à l'assemblée, ignorante de mon petit secret, mes interventions pour éviter le pire. Alicia me dit alors que je considère Rex comme une personne. Cela me ramène systématiquement à l'époque où je lui avais déclaré : « Ma belle-mère s'appelle Rex. » Une petite phrase, anodine ou presque, qui m'avait conduit directement à la case « psy ».

2

Bientôt dix ans déjà que le portrait de ma belle-mère trônait dans la salle d'attente, bientôt dix ans que Rex était entré par effraction dans notre vie. Alicia s'était mise à peindre des scènes étranges aussitôt après le décès de Brenda, se représentant par exemple petite avec sa mère qui lui tenait la main. Jusqu'à nous pondre ce « magnifique » portrait très réaliste. Trop !

Alicia et moi nous aimions comme au premier jour, et notre petit Ethan nous comblait de bonheur. Nous avions eu plus de hauts que de bas. Tout allait bien. Et pourtant, depuis peu, de petites alarmes clignotaient régulièrement dans mon cerveau. Était-ce trop beau, trop parfait pour durer ? Était-ce le fait de voir Rex devenir vieux ? De me voir devenir vieux ? Peut-être était-ce lié à cette idée de bilan qui s'était emparée de moi ce matin de la rentrée des classes et qui ne me lâchait plus. Ou était-ce plutôt l'approche de la commémoration du dixième anniversaire de la mort de Brenda ?

Dix ans, c'est un compte rond. C'est important, les comptes ronds.

Bien sûr, Alicia se renfrognait toujours à cette période si particulière de l'année, et moi, je faisais le dos rond. Mais cette fois-ci, c'était spécial. Une inquiétude sourde m'avait envahi.

C'est donc en pleine période de doute existentiel que j'ai fait entrer en consultation Bianca, un adorable griffon, et son maître, venus pour un énième contrôle et un réajustement de dose thérapeutique suite au diagnostic d'une polyarthrite rhumatoïde.

L'infinie patience de ce client « prêt à venir autant que nécessaire », comme il se plaisait à le répéter, m'obligeait à me surpasser. Cette pauvre Bianca était étonnamment stoïque malgré la déformation de ses membres et les œdèmes qui la faisaient boiter. Les lésions radiologiques s'étaient aggravées et elle avait encore de la fièvre. Elle me regardait, semblant me dire : « Tu ne peux rien faire pour moi ? » Elle me faisait de la peine. Je m'impatientais de ne voir aucun résultat de mon traitement. Les anti-inflammatoires non stéroïdiens n'avaient rien donné, pas plus que les corticoïdes. J'en étais à essayer de leur associer des immunosuppresseurs. Et face à l'inertie de Rex au moment de rédiger l'ordonnance, je finis par sortir de mes gonds après avoir raccompagné mon client :

— Écoutez, Rex-Brenda, je comprends bien qu'à quinze ans...

Grondement et retroussement de babines me sommèrent de rectifier le tir. J'aimais bien le charrier un peu à ce niveau. Certes ses papiers attestaient qu'il avait treize ans, mais ce chien, réformé de l'armée, avait de toute évidence vieilli prématurément, sans doute affecté par son long séjour à la SPA.

— OK, officiellement treize ans ! Je sais que vous n'aimez guère que l'on vous vieillisse.

Nouvelle semonce de Rex.

— Ce n'est pas la première fois que je perçois une hésitation de votre part, Rex-Brenda. Certes, vous m'avez permis de diagnostiquer avec brio ce cas de polyarthrite rhumatoïde... mais là, on n'arrive pas à stabiliser Bianca. Aucune amélioration de son état ! J'aurais souhaité une réaction de votre part m'incitant à modifier les doses ou à changer de molécule... je ne sais plus quoi faire. Ce cas me désespère autant pour Bianca que pour son maître. Vous m'avez poussé à faire des contrôles intempestifs, à part ça... rien ! À se demander si vous ne vouliez pas tout simplement faire de l'argent.

Rex se retourna dans son panier, me montrant son dos afin de me faire comprendre qu'il était vexé... à moins qu'il ne soit trop fatigué pour me tenir tête.

— Je vais demander à Ethan de se calmer un peu avec la baballe. J'ai l'impression qu'il vous épuise. À moins que vous ne deveniez hypocondriaque ?

En cette douce soirée d'octobre, j'ai mis à profit la balade au bois en famille pour évaluer diverses hypothèses. À en croire la facilité avec laquelle Rex jouait avec le bâton envoyé à tour de rôle par nous trois, il ne semblait pas en mauvaise forme physique.

La rupture des ligaments croisés du côté droit dont il avait été victime quelques années plus tôt avait été suffisamment bien réparée pour que son genou retrouve une mobilité quasi normale. À peine une légère boiterie non détectable par un non-initié et quelques ostéophytes sur la radio.

C'est son instinct protecteur vis-à-vis de notre fils qui avait conduit Rex à cet accident. Nous étions à la montagne et il avait paniqué de voir Ethan faire une chute de ski. Il s'était précipité vers lui et avait été percuté par un snowboard venu de nulle part. Nous étions rentrés à Paris en urgence et avons pratiqué une reconstitution des ligaments croisés, une réussite totale !

Non, son problème actuel ne pouvait pas venir de là. Et dans ce cas, d'où venait-il ? Son dernier bilan sanguin était parfait.

Je me suis mis à gamberger, et c'est le scénario du pire qui est devenu prépondérant. J'avais accusé Rex d'hypochondrie. Et si c'était plutôt...

Alicia était à cet instant en plein compte rendu de son entrevue avec la maîtresse d'Ethan. Compte rendu que j'écoutais d'une oreille distraite. J'avais d'autres préoccupations. Je l'ai coupée.

— Dis-moi, Alicia, ta grand-mère maternelle est bien décédée des suites d'une maladie d'Alzheimer ?

— Ça te prend souvent, David ? J'ai l'impression de parler dans le vide !

J'ai néanmoins poursuivi sur ma lancée.

— C'est héréditaire.

— Je sais. On verra bien, David ! Est-ce que je recherche, moi, telle ou telle tare dont tu pourrais avoir hérité ? Ce qui est sûr, c'est que maman n'a pas vécu assez longtemps pour le vérifier.

J'ai essayé de me rattraper.

— Tu me parlais donc d'Ethan qui aurait un petit problème...

— Un petit ou un gros, David. Toujours est-il que sa maîtresse m'a suggéré de l'emmener voir un psy !

C'est pas vrai, on n'allait pas recommencer avec le psy ! J'avais assez donné.

— Un psy !? En voilà une drôle d'idée. Ethan est un enfant on ne peut plus équilibré.

— C'est du moins l'impression qu'il nous donne à la maison, mais de l'avis de son institutrice...

Alicia fit une pause et proposa à Ethan d'aller jouer plus loin, avant de se lancer dans une longue explication.

Au bout d'un mois de scolarité, il était apparu évident qu'Ethan ne s'intégrait pas du tout à sa classe. En cours, il était toujours le premier à répondre aux questions, se taillant une réputation de premier de la classe, et à la récré, il restait dans son coin, toujours le nez dans un tome du *Club des cinq*.

J'interrompis Alicia pour aller droit au but : selon sa maîtresse, Ethan était-il un surdoué ?

Certes, il était très intéressé par l'acquisition de connaissances, mais de là à le qualifier de surdoué... Là n'était pas la question, il devait se socialiser, accepter de s'ouvrir à ses camarades, sinon il risquait de s'isoler.

Voilà une balade qui avait le mérite d'être anxiogène. Alors que Rex m'inquiétait, il fallait en plus gérer la névrose d'Ethan.

Alicia me sortit de mes élucubrations.

— Nous avons rendez-vous avec Samy Bloomfield mercredi à quatorze heures trente. Tu décaleras tes rendez-vous.

— Mais...

— Il a dit qu'il voulait voir les deux parents !

Nous avons organisé notre vie en privilégiant l'équilibre entre nos activités professionnelles et privées. Pour ce faire, nous avons recruté Olivier, un jeune

diplômé chargé d'assurer les cas courants. Et Alicia ne travaillait plus le mercredi ni le samedi matin afin de se consacrer à Ethan.

Elle allait le chercher à la sortie de l'école alors que je me chargeais de l'accompagner le matin avant mes consultations.

Et voilà que malgré tout ce bel équilibre savamment instauré, nous avons fait de notre fils un sociopathe !



3

A lors que je m’apprêtais à faire entrer Mounette en salle de consultation, il me restait un goût amer en pensant à l’hésitation de Rex face à la maladie de Bianca. Cependant, tout bien réfléchi, je craignais que ce cas ne fasse partie de ceux que personne n’arriverait jamais à gérer et il était donc finalement logique que Rex n’ait pas de solution miracle à me proposer. Je pensais donc avoir été injuste envers lui en l’accablant. Peut-être mon indulgence soudaine venait-elle du fait que mon dernier traitement avait nettement soulagé Bianca aux dernières nouvelles, et moi par la même occasion.

Mme Philippe arborait une mine des mauvais jours quand elle déposa sa chatte écaille de tortue sur la table en m’annonçant tristement :

— Ça a flambé, docteur, je crois bien que c’est la fin.

Mounette, dix-huit ans, avait déjà été opérée à deux reprises d’une tumeur mammaire qui venait de récidiver récemment. D’un commun accord, nous avions décidé de ne pas tenter une nouvelle intervention.

Face à ce type de tumeur agressive, le pronostic s'annonçait très sombre. En un mois, le nodule initial s'était transformé en une grosse noix et lorsque Mme Philippe me questionna sur l'espérance de vie de sa Mounette, je fus un peu désesparé avant de finalement tenter : trois mois, tout en regardant Rex. Aucune réaction !

— On a tout essayé, docteur, abdiqua Mme Philippe.

— À part la chimio...

— Oh non ! Je ne veux pas d'acharnement thérapeutique. À son âge, elle mérite d'être laissée en paix.

— Je vous comprends, acquiesçai-je, tandis que me revenait à l'esprit la visite de ce délégué médical deux mois plus tôt.

Venu négocier un contrat portant sur l'achat d'anti-inflammatoires non stéroïdiens, il avait évoqué une niche thérapeutique à explorer, sans aucune autorisation légale.

J'étais toujours soucieux d'utiliser les médicaments dans le strict respect des indications validées, mais face au désarroi de Mme Philippe, et vu l'état de son chat, je me suis un peu lâché. En effet, quelques études avaient mis en lumière la possibilité d'une efficacité de ce type d'anti-inflammatoire sur certains cancers, notamment les cancers mammaires.

— Au point où nous en sommes, je voudrais tenter un traitement sur Mounette, si vous êtes d'accord, bien sûr. C'est facile à administrer et très bien toléré par la plupart des chats. C'est un anti-inflammatoire anti-COX2.

Je m'interrompis un instant pour jeter un regard à Rex qui cligna des yeux, indifférent à mon discours. Pourquoi ne validait-il pas ?

J'ai poursuivi ma démarche, expliquant à Mme Philippe qu'on ferait le point sous quinze jours et lui ai indiqué à quelle dose et à quelle fréquence administrer les gouttes.

Une fois la cliente raccompagnée, je me suis entretenu à nouveau avec Rex, déçu par sa passivité.

— C'était quoi ces clignements de paupières ? On dirait que tu t'en fous. Soit tu es d'accord avec moi, et tu dresses l'oreille, soit non, et dans ce cas, tu la baisses.

Il la releva bien droite pour me montrer qu'il approuvait toujours les codes élaborés, puis cligna à nouveau des paupières.

— Ah, tu n'as pas d'opinion sur ce traitement, c'est ça !

Devant le chien toujours amorphe, je poursuivis.

— Tu te souviens de la visite du représentant ?

Brenda, en son temps, ne ratait pas une miette des visites des délégués médicaux, se mêlant volontiers de la conversation.

Rex baissa l'oreille droite, me laissant pantois.

— Serais-tu en train de me faire comprendre que non !?

Il remua la queue. J'ai interprété qu'il était content que j'aie compris pourquoi il ne m'avait pas aidé. Et je me suis effondré psychologiquement en comprenant que mon aide précieux venait de me démontrer qu'il commençait à présenter des pertes de mémoire.

J'allais devoir être fort, j'allais devoir me débrouiller tout seul. Rex-Brenda démarrait une maladie d'Alzheimer. Pas la peine de me voiler la face.

Il m'a fallu un peu louvoyer avec Alicia quand je suis rentré le soir à la maison avec un complément alimentaire à base de Ginkgo biloba.

— Tu pousses un peu loin le bouchon, mon cœur. Rex prend déjà cinq compléments alimentaires. Tu n'en feras pas un jeune chien, il a treize ans, tu sais...

Non, je ne voulais pas savoir justement, et surtout pas imaginer le pire.

— Écoute, ma puce, cette plante va lui donner un coup de fouet. J'ai d'excellents retours.

— Je n'ai remarqué aucun trouble cognitif chez Rex, hein mon Rexounet, tu es toujours le même !

Elle était en plein déni.

— Justement non. Rex démarre un syndrome d'involution.

— Il vieillit... comme toi et moi, David.

Je devais biaiser, pas question d'évoquer Alzheimer.

— Depuis quelque temps, il dort en consultation.

— Et alors, où est le problème ?

— Du coup, il est agité la nuit.

Alicia eut l'air étonnée de ces affirmations. J'insistai lourdement.

— Il erre dans le couloir. Toi tu te lèves rarement, sinon tu t'en serais rendu compte aussi.

Alicia sembla hésiter un instant.

— Fais comme tu le sens, mon cœur, puisque tu as l'air sûr de toi.

Oui, on peut dire que je l'étais. Et je comptais bien continuer mon aventure avec Rex le plus longtemps possible.